Anne MONJARET & Catherine PUGEAULT (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*

Paris, ENS Éditions, 2014, 259 p.

Jeanne Teboul

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12717>

DOI : 10.4000/clio.12717

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 317-317

ISBN : 9782701194325

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Jeanne Teboul, « Anne MONJARET & Catherine PUGEAULT (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 42 | 2015, mis en ligne le 19 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12717> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12717>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Anne MONJARET & Catherine PUGEAULT (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*

Paris, ENS Éditions, 2014, 259 p.

Jeanne Teboul

RÉFÉRENCE

Anne Monjaret & Catherine Pugeault (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, Paris, ENS Éditions, 2014, 259 p.

- 1 19 janvier 2016 L'intérêt accru porté, depuis les années 2000 en France, aux questionnements réflexifs et à la méthodologie en sciences sociales succède à une longue phase d'invisibilisation des pratiques de l'enquête dans la littérature ethnologique, et surtout sociologique. L'ouvrage qui regroupe dix contributions d'ethnologues et de sociologues examine précisément ces façons de faire du terrain, en mettant en lumière leur dimension sexuée, autrement dit en questionnant l'impact du sexe et de l'orientation sexuelle des acteurs sur la recherche. Il répond en ce sens à un impératif désormais majeur du processus d'objectivation qui commande de rendre explicites les conditions de production du savoir scientifique.
- 2 Le volume s'ouvre sur une très riche revue de la littérature consacrée à la prise en considération du sexe dans l'histoire des disciplines sociologique et ethnologique. Anne Monjaret et Catherine Pugeault retracent la lente émergence du genre comme catégorie d'analyse, jusqu'alors restée cachée derrière les appartenances de classe. Progressivement à partir des années 1980, et notamment sous l'impulsion des féministes, la relation d'enquête commence à être regardée sous l'angle des rapports sexuels et plus seulement sous celui des rapports sociaux. Cette posture réflexive, qui est davantage le fait des ethnologues, est elle aussi genrée puisqu'elle concerne surtout les femmes, longtemps cantonnées à des positions subalternes dans la conduite des

travaux scientifiques. Plaidant pour une prise en compte des « effets de genre » (p. 33) dans l'enquête, les coordinatrices soulignent la nécessité d'adopter un regard critique et minutieux face à des situations complexes où le sexe n'est pas donné une fois pour toutes mais constamment co-construit dans les interactions et objet de perceptions dynamiques au fil de l'enquête. Si l'accent est mis sur cette variable, il ne s'agit pas de l'isoler pour autant. Sensibles au concept d'intersectionnalité, les auteures invitent à penser le sexe dans son articulation avec les autres propriétés des acteurs (classe, race, génération notamment) pour finalement dévoiler l'« ordre politique de l'enquête » (p. 72), une préoccupation qui se retrouve sous la plume des différent-e-s contributeur-e-s de ce volume.

- 3 Organisé en trois parties, l'ouvrage examine d'abord les conditions d'entrée sur le terrain et l'entretien de la confiance (partie 1) pour se centrer ensuite sur l'analyse de la relation d'enquête proprement dite, pensée comme le théâtre de rapports sexués (partie 2) et sexualisés (partie 3). Le spectre des situations étudiées dans les dix textes est large, dévoilant un projet ambitieux : appréhender au cas par cas et dans une optique relationnelle les effets des appartenances de genre. D'une contribution à l'autre, les méthodologies employées divergent (observation participante, enquête par entretiens sociologiques, *de visu* ou *via* Internet), tout comme les configurations sexuées auxquelles sont confronté-e-s les chercheur-e-s. Le sexe de ces dernier-e-s s'accorde parfois à l'univers social étudié (Isabelle Mallon et Laurence Guyard investissent des espaces « féminins » : respectivement la maison de retraite et la consultation gynécologique) mais il se trouve plus fréquemment en minorité (plusieurs chercheuses relatent notamment leur expérience sur des terrains homosexuels « masculins » : Anne Saouter auprès des rugbymen, Agnès Jeanjean auprès des travailleurs de l'assainissement liquide et des égouts, Jasmina Stevanovic sur les navires de la marine marchande ; Philippe Combessie et Pierre-Noël Denieul enquêtent quant à eux auprès de femmes, respectivement « libertines » et entrepreneures). Dans les deux cas, les questionnements des chercheur-e-s se font écho : que dévoiler sur le terrain et comment parvenir à se construire une identité de genre « acceptable » ? Car si le sexe, entendu ici comme caractéristique biologique, compte sur certains terrains (notamment dans le milieu de la police étudié par Geneviève Pruvost), les chercheur-e-s disposent d'une marge de manœuvre dans la mise en scène de leur identité de genre. Celle-ci fait l'objet de négociations et d'ajustements, un processus dans lequel le travail des apparences occupe une place centrale. Plusieurs auteures décrivent ainsi les stratégies déployées, visant notamment à « neutraliser » une apparence trop « féminine », voire même à la « viriliser » (à bord, Jasmina Stevanovic se soumet à des normes qui traduisent un contrôle social de la séduction et de la sexualité en adaptant ses tenues vestimentaires ; le port de bijoux ou de maquillage est régulièrement évité par les enquêtrices). Certains comportements témoignent également d'une « mobilité de genre » (p. 175) sur le terrain : pour ne pas être disqualifiée dans un monde masculin, Geneviève Pruvost s'écarte de « toute camaraderie féminine » (p. 172) et Anne Saouter adopte certaines des conduites « viriles » de ses interlocuteurs (boire, « parler rugby »...). Dans de nombreux cas rapportés, ces conduites supposent également, pour canaliser une trop forte sexualisation de la relation d'enquête, de parvenir à maîtriser les avances et la séduction que cherchent à instaurer certain-e-s enquêté-e-s.
- 4 En déclinant une grande diversité de postures et de stratégies, l'ouvrage dévoile admirablement l'ambivalence des effets de sexe selon les cas de figure, les

interlocuteur-trices mais aussi les moments de l'enquête ou les thématiques investiguées. Les assignations sexuées avec lesquelles les chercheur-e-s doivent composer apparaissent complexes, mouvantes et polysémiques, constituant tour à tour des atouts ou des stigmates. En ce sens, la présence de deux contributions issues d'enquêtes réalisées par des binômes mixtes (dans le milieu carcéral et à bord d'un navire de la marine marchande) se révèle particulièrement intéressante en permettant une confrontation des points de vue et une appréhension fine du poids des sexes dans les interactions nouées sur le terrain. Tout en cherchant à déterminer ce poids, les chercheur-e-s n'oublient pas de questionner leurs autres appartenances. Ainsi, face aux entrepreneures tunisiennes avec lesquelles il réalise des entretiens, Pierre-Noël Denieul dit avoir été perçu comme un étranger, davantage que comme un homme ; dans les maisons de retraite où elle a travaillé, Isabelle Mallon raconte que c'est son âge qui lui a valu d'être considérée comme une « quasi-petite-fille » par la plupart de ses interlocutrices.

- 5 Si l'on peut, avec les coordinatrices, regretter que ne soient pas davantage travaillés l'amont et l'aval de l'enquête (il aurait été passionnant et original de disposer de données réflexives sur les effets du genre dans le choix de l'objet, la délimitation du terrain, la problématisation, l'écriture...), il reste que cette dissection fine de l'enquête « en train de se faire » nous en apprend beaucoup sur les conditions dans lesquelles sont produits nos matériaux et sur les limites inhérentes à toute posture d'enquête, qui implique à la fois des gains et des pertes en termes d'accès aux personnes et aux informations, autant qu'elle nous invite à poser de façon plus systématique un regard attentif sur ce qui se joue dans cette relation sociale singulière qu'est la relation d'enquête.

AUTEURS

JEANNE TEBOUL

Centre d'Anthropologie sociale
Université Toulouse – Jean Jaurès